L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

MERCREDI MATIN, 12 FEVRIER.

LA FUSION ROYALISTE.

Quoi de plus significatif que les paroles adressées dans le quatrième Bureau de l'Assemblée, par M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia, au général Guillemant, qui lui disait qu'il y avait, en France, trois monarchies aspirant à la gouverner?

"Nous en avons enterré une hier, a dit M. de la Rochefoucauld. Je demande la permission de citer le propos que m'a fait l'honneur de me tenir, il y a quarante-huit heures, le comte de Paris. Il m'a dit: Il n'y aura plus, désormais, qu'une seule monarchie en France."

Cette déclaration vient d'être confirmée par une note que publie le *Journal de l'ordre*, organe de l'Orléanisme. La note est brève, mais elle est précise, et on voit que les idées et les expressions sont calculées pour produire, en quelques lignes, l'effet d'un manifeste officiel.

"Les princes d'Orléans ne soulèvent aucune compétition dynastique: il n'y a point parmi eux de prétendant au trône.

"Si un jour la monarchie devait être rétablie, elle ne pourrait l'être que par la libre volonté de la nation et sur la triple base de l'égalité civile, de la liberté politique et religieuse, et des garanties constitutionnelles.

"Dans ces conditions, l'aîné des princes de la maison de France serait le représentant naturel de l'idée monarchique: en tout cas, il ne trouverait pas de compétiteurs dans sa famille.

"Ces sentiments ne sont pas seulement ceux du comte de Paris: ce sont ceux du duc d'Aumale et de tous les princes d'Orléans."

L'*Union*, journal légitimiste, est autorisé à *croyer* la réponse suivante:

"La fusion, dit le journal légitimiste, ne s'est point faite, parce que l'inspiration qui dictait un noble langage n'a pas eu la vertu de provoquer un acte. Un acte! un acte! Allons, messieurs les princes, passez-vous-en, ne passez-vous pas le Rubicon de la légitimité! Rompez-vous ou ne rompez vous pas avec le drapeau *chéri* et avec les barricades de 1830? Au fond, la nation républicaine s'en soucie comme du sceptre et de la couronne de celui que vingt prétendus ouvriers, recolés par d'anciens agents corses, viennent de proclamer empereur à Chislehurst."

LE MARTYR DE SEDAN.

Sous ce titre, M. Jules Amigues publie, dans l'*Espérance du peuple*, l'article qui suit:

Il y a trois semaines environ, je lisais à l'Empereur, dans son cabinet de Chislehurst, la brochure que j'allais publier sous le titre: *L'Homme de Sedan et les hommes de Septembre*.

Je n'allais point demander à l'Empereur de modifier sa pensée.

Palissy, après avoir vérifié point par point, détail par détail, témoignage par témoignage, l'historique de la bataille, demander à l'Empereur de compléter, par ses propres souvenirs, tel ou tel incident qui pouvait lui être plus personnel, se aussi rectifier, s'il y avait lieu, telle ou telle inexactitude où j'aurais pu tomber, concernant ses vues, ses intentions ou son état d'esprit.

Arrivé à ce passage:

"La bataille est engagée sur tous les points.

"Les obus pleuvent de toutes parts. L'Empereur continue son chemin au pas, tantôt à cheval, tantôt à pied.

"Je m'arrête pour demander à l'Empereur:

"Est-ce exact, Sire? Est-il vrai que vous alliez tantôt à cheval, tantôt à pied?

"Cela est vrai, me répondit l'Empereur, et plutôt à pied qu'à cheval.

Je continuai:

"... Tantôt à cheval, tantôt à pied, en roulant quelqu'une de ces cigarettes intimes qui sont, comme l'on sait, la preuve manifeste et devenue classique de sa scélératesse et de sa couardise."

Ici, ce fut l'Empereur qui m'interrompit:

"Comment, me dit-il avec son doux sourire, est-ce que vous aussi vous avez cru cela?

"Quoi donc, Sire?

"Que je fumais des cigarettes.

"Je ne l'ai cru en toute rigueur, ai-je même débattu, Sire. J'ai entendu assurer que vous fumiez sans y ajouter autrement d'importance, sachant bien que l'habitude est plus forte que toutes les impressions et toutes les situations. Moi-même, ajoutai-je, je me souviens que le jour où j'entrais mon père,—et certes j'aimais mon père!—il m'arriva, en suivant son convoi, de tirer distraitement une cigarette de ma poche; et le respect humain n'intervint que juste à temps pour m'empêcher de l'allumer.

Et c'est pourquoi, Sire, j'ai accepté sur de point la légende naïve répandue à ce propos par vos ennemis, pensant que la chose n'était point de celles dont il fallût vous défendre.

"Vous aurez raison si, en effet, j'avais pu me répondit l'Empereur: mais la vérité est que je ne fumais pas.

Résolu que j'étais à ne laisser subsister dans mon récit aucun point obscur ou discutable, je le criais point d'interroger plus avant l'Empereur.

"Ce qui vous empêchait de fumer, Sire, lui demandai-je, était-ce le sentiment d'une catastrophe certaine, ou bien l'horreur douloureuse du tableau que s'accomplissait autour de vous?

L'Empereur, par un geste qui lui était familier, passa ses doigts sur sa moustache, et après un moment de silence qui ressemblait à de l'hésitation:

"C'était cela, me dit-il, et puis autre chose encore.... Le fait est que je n'avais pas envie de fumer.

Et il secoua la tête d'une façon que je ne comprisse pas très bien.

Je ne pouvais pousser plus loin mon enquête, et me contenter de prendre, ainsi qu'il suit, le passage de ma brochure:

"... Tantôt à cheval, tantôt à pied, toujours pensif, toujours silencieux, et certes sans qu'il songeât à fumer une de ces cigarettes infâmes, qui sont, comme l'on sait, la preuve manifeste et devenue classique de sa scélératesse et de sa couardise.

Et je continuai ma lecture.

Or, ce hochement de tête que je ne comprenais point alors, la mort de l'Empereur et les révélations ancunes qu'elle a donné lieu viennent de l'expliquer.

On sait maintenant par des témoignages authentiques, que, à la veille de la guerre, l'Empereur, qui souffrait déjà cruellement toutes les fois qu'il essayait de monter à cheval, consulta ses médecins, et que leur avis fut qu'il y avait lieu d'opérer une cautérisation."

Pour des causes que je n'ai point à rechercher ici, cette exploration n'eut pas lieu, et l'Empereur partit pour les champs de bataille, emportant avec lui le mal qui lui rongeait les entrailles.

Ce qu'il dut souffrir à cheval, pendant toute la campagne, l'un des médecins qui opéra l'empereur, le docteur Guil, l'exprimé avec une simplicité éloquente, lorsqu'il s'est écrié, après la première expérience de sondage:

"Qu'un homme en pareil état ait pu se tenir à cheval pendant cinq heures sur un champ de bataille, cela est plus qu'humain!"

Et ce qui est plus qu'humain encore, c'est que cet homme, après être resté cinq heures le matin sur le champ de bataille, n'ait voulu y retourner le soir, et n'en ait été empêché que par l'impossibilité matérielle de sortir de la ville. (Voir tous les récits de la bataille de Sedan.)

Et ce qui est encore plus qu'humain, c'est que depuis lors, cet homme ne se soit jamais vanté de son mal, et qu'il ait dédaigné de l'invoquer comme une excuse, et qu'à ceux qui lui ont reproché de s'être rendu en voiture au château de Bellevue, il n'ait jamais répondu:

—Mais, malheureux, je n'y pouvais aller qu'à cheval, et c'était tout ce que je pouvais faire que de m'y faire traîner!

Et ce qui est plus qu'humain, enfin, c'est que, lorsqu'un autre homme, en écrivant qui cherche la vérité, vient demander à ce martyr:

—Etiez-vous à pied ou à cheval, Sire?

Il ne répond:

—A pied plus qu'à cheval.

Sans ajouter:

—A cheval, parce que je ne pouvais aller à cheval!

Et que lorsque le même écrivain demande à ce même martyr:

—Fumiez-vous, Sire?

Ce martyr répond simplement, et sans rien ajouter de plus:

—Non, je n'avais pas envie de fumer!

Pour lever au monde le secret des souffrances de ce stoïque, il n'a fallu rien moins que de lui ouvrir les entrailles.

Et maintenant que ces entrailles ont parlé:

Ouvrez-vous le ventre à votre tour, ministres du 4 Septembre, et contez-nous vos journées héroïques!

JULES AMIGUES.

Le *Pays* rapporte la scène suivante qui a eu lieu dans la chapelle funéraire où repose le corps de Napoléon III:

Un homme écarte soudain les draperies, crutif, regarde le cadavre et, se prosternant à genoux, embrasse en pleurant et en frappant le parquet avec son front. Dans les mots entrecoupés qui s'échangent de sa bouche avec un accent déchirant, on ne demêle que ceux-ci: Pardon! ... pardon!

On accourt aussitôt et on est obligé de emporter la malheureux.

Cet homme était un vieux soldat que la bataille a cent fois respecté, un maréchal de France, le maréchal Le Bœuf!

Nous avons voulu raconter cet incident tel qu'il a eu lieu, simple, lamentable et navrant.

Il est à l'honneur de ce vieux soldat, de ce maréchal de France, qui toute sa vie fut brave comme un lion, qui aimait son pays par dessus tout, et qui maintenant, solidaire et sans doute pour le consoler, proclame en sa personne l'effroyable responsabilité de ses malheurs."

—Le *Volkszeitung* de Berlin, dit qu'on a trouvé à la célèbre chirurgie de cette ville un certain nombre de lettres, dont les enveloppes sont une forte odeur de musc et dont l'intérieur exhale, dès qu'on les ouvre, un arome assoupissant. Ces lettres sont toutes adressées au prince de Bismark, et l'ont suivi partout où il a séjourné. L'enquête, ajoute la feuille berlinoise, fera voir si on a essayé, par ces lettres, de nuire à la santé du chancelier de l'empire.

—On a offert au maréchal Serrano le titre de prince d'Ancoles, pour le rallier à la cause du roi Amédée.

Le maréchal a refusé.

DE EL A HOBOKEN.—Le *Sun* raconte une aventure assez scandaleuse dans laquelle des Allemands se trouvent impliqués. Nous lui laissons la parole:

"Vendredi dernier, un homme d'âge moyen, bien vêtu, un Allemand évidemment, buvait de la bière et écoutait la musique dans le Bowery Garden. Trois jeunes gens entrèrent et l'aperçurent. L'un d'eux, vêtu à la dernière mode, toucha légèrement le gentleman solitaire sur l'épaule et lui dit d'un ton interrogatif: "Le baron von Weden?" Le consommateur sembla tressaillir, et regardant son interlocuteur lui répondit délibérément: "Je ne vous connais pas." — "Ah! vous ne me connaissez pas, baron; désirez-vous que je vous fasse arrêter comme voleur?" L'homme d'âge moyen bondit sur ses pieds en criant: "Misérable fripouet, osez-vous me parler ainsi!" et il le frappa au visage. Les deux amis du jeune homme allaient intervenir, mais le policeman spécial du Bowery Garden leur ayant fait observer "qu'on ne se bat pas ici," le baron von Weden et les trois jeunes gens se rendirent dans le débit de bière Hauser, et après avoir causé un instant le baron se retira en disant: Au revoir, j'attendrai vos envoyés.

Voici l'explication des faits: Il y a trois mois, le baron von Oldenburg, riche hobereau prussien, autrefois président de la province de Posen, remit à son neveu, le baron von Weden, capitaine au 3me régiment des uhlans prussiens, une somme de 30,000 thalers pour lui acheter certaine actions à Berlin. Le neveu se mit incontinent à *faire la noce* avec d'autres officiers et dépensa en quelques jours 30,000 thalers de l'argent du son oncle. Il se mit à jouer dans l'espoir de rattraper cette somme, et trois jours après il ne lui restait pas 300 thalers.

Alors il prit un train pour Hambourg, et sous un nom d'emprunt s'embarqua pour New-York, où il est arrivé le 29 décembre dernier, avec 50 thalers. Il les dépensa en une semaine, se mit ensuite en quête d'un emploi et en trouva un dans le cirque Barnum. Il résidait dans Forsyth street et fréquentait les débits de bière de Bowery, dans l'un desquels il fut rencontré vendredi, comme il est dit plus haut, par trois jeunes gens.

Celui qui l'accosta est le baron Johannes von Oldenburg, et ses compagnons étaient de ses cousins, Bernhard et Frederick von Lutzow, habitant Boston. Ils étaient à la recherche de l'escroc de Berlin. Dans le cabaret Hauser, un duel avait été arrangé entre les barons von Weden et von Oldenburg.

Le duel a eu lieu samedi, à 11 heures du matin, dans les Chauds Elysées, à Hoboken. Weden avait pour témoin un ancien colonel d'un régiment de New-York, d'Autriche de naissance, aujourd'hui marchand à la commission. Les témoins d'Oldenburg était un des frères Lutzow. L'arme était le sabre. Après avoir ferraillé neuf minutes sans se toucher, il y a eu une pause, puis la lutte a recommencé et le baron von Weden a reçu une estafilade à la joue gauche. Alors le chirurgien est intervenu et les hostilités ont cessé. Le blessé a été mené à Hoboken et les autres sont revenus précipitamment à New York.

—Le ministre de la guerre a écrit au maréchal MacMahon une seconde lettre dont voici le texte:

"Versailles, 13 janvier.

Je suis prévenu que des officiers avant appartenu à la garde impériale ont mis un crêpe à l'épée, à l'occasion du nom de Napoléon III.

Je vous prie de faire rappeler à ces officiers que le deuil officiel comporte seul, dans les usages militaires, le crêpe porté à l'épée, et que le deuil de famille ou de cœur se marque uniquement par un crêpe au bras.

Cette dernière manifestation étant la seule que permette aux officiers dont il s'agit la déchéance prononcée par l'Assemblée nationale contre Napoléon III, ils doivent supprimer le crêpe à l'épée.

Je vous prie, dans tous les cas, de vouloir bien assurer, à cet égard, la stricte exécution du règlement.

J'ai l'honneur de vous prier d'assurer, en ce qui vous concerne, l'exécution de cette disposition.

E. DE CISSEY.

RETRAITE DU GENERAL TROCHU.—Nous apprenons, dit le *Journal des Débats*, une nouvelle qui ne sera pas sans produire une certaine sensation dans le monde politique et militaire. M. le général Trochu est définitivement mis au rang de l'armée.

On sait que, aux termes de la loi du 2 août 1869 et du décret du 1 décembre 1852, les généraux de division ayant commandé en chef une armée devant l'ennemi, sont maintenus, sans limite d'âge, dans l'état-major général de l'armée et ne peuvent, sans leur consentement être mis à la retraite.

Aussi n'est-ce que sur la demande formelle de l'ancien président du gouvernement de la Défense nationale, qui a voulu réaliser enfin les intentions qu'il avait tant de fois manifestées, que M. le ministre de la guerre a prescrit la liquidation de sa pension de retraite. M. le général Trochu n'est d'ailleurs âgé que de cinquante-sept ans.

Entré en 1837 à l'Ecole spéciale militaire, l'ancien gouverneur de Paris était général de division depuis le 4 mai 1868. On se rappelle qu'il avait eu le mollet gauche emporté par un coup de canon à l'assaut du bastion central de Sébastopol.

A la suite de sa démission de membre de l'Assemblée nationale, le général s'était retiré à Tours où il se proposerait, nous assure-t-on, de continuer à résider.

LE PLAISIR D'INSULTER A UNE TOMBE.—Nous lisons dans la *France*:

L'*Emancipateur*, de Toulouse, n'a pas voulu se laisser distancer par le *Progrès*, de Lyon: voici en quels termes le important commente la nouvelle de la mort de Napoléon III:

Qu'ils sont bons à lire les mots si courts et si pleins de consolation qui nous annoncent la fin du plus grand criminel qu'il ait épargné la justice! Réveillez-vous dans vos sinistres, morts bien-aimés qu'il avait envoyés aux pénitentiaires, Marrys de Cayenne et de Lambessa, relevez-vous pour savourer avec nous l'âcre plaisir d'*insulter à cette tombe*.

Après avoir cité cet extrait, le *Soir* ajoute:

Ce ne sont pas les appréciations d'un homme qui jouit de sa raison, mais d'un fou furieux. Or, la folie furieuse n'a jamais été considérée comme une opinion politique.

Pour imprimer d'aussi féroces grossièretés, il faut avoir non-seulement perdu le sens moral, mais encore le sens politique, et avoir pas plus souci de la dignité de la presse que de l'honneur du parti auquel on dit appartenir.

M. Duportal ne se préoccupe ni de l'un ni de l'autre.

Il faut avouer qu'il fait de la bien mauvaise besogne. Il suffirait seulement en France de dix écrivains de la trempe de M. Duportal, pour tuer à bref délai l'idée républicaine ou du moins en dégoûter les honnêtes gens.

Il n'y a pas une personne sensée en France qui ne s'associe à ces réflexions.

—On annonce la mort de M. le baron Dupin, à l'âge de 89 ans.

Depuis longtemps, M. Dupin souffrait d'une maladie de la vessie; elle devint plus intense dans ces dernières temps: Enfin, il y a huit jours, il fut forcé de s'aliter. Deux opérations de sondage ne réussirent qu'à soulager un peu ses souffrances, sans arrêter les progrès du mal.

M. le baron Charles Dupin avait appartenu au parti "libéral" de la Restauration; il devait au roi Louis XVIII son titre de baron.

Il était membre de l'Institut et était le plus jeune et le moins célèbre des trois frères Dupin. L'un d'eux, Philippe Dupin, avocat le plus éloquent du barreau de Paris, est mort sous le règne de Louis-Philippe. l'autre, Dupin l'aîné, a été longtemps procureur-général à la Cour de Cassation et il était président de l'Assemblée nationale lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851; il est mort sous l'Empire.

LA FAMILLE DUVAL.—M. Alexandre Duval, qu'on a cru mort deux ou trois fois, est aujourd'hui à peu près guéri.

Il est vivement dans la destinée des membres de cette famille de voir la mort d'aussi près que possible pour ressusciter ensuite. Le père de M. Duval, en effet, a été autrefois pendu, et pendu sérieusement avec une vraie corde, à un arbre véritable. Voici dans quelles circonstances.... un reporter du *Figaro* l'a vu:

C'était en 1856. M. Duval, qui ne s'occupait pas encore des fameux boullons, et qui n'était alors qu'un des premiers bouchers de Paris, venait de soulever la question de la liberté de la boucherie.

Cette question avait excité une grande fureur chez ses collègues, qui, habitués au régime de la taxe, se prétendaient ruinés ils avaient déjà cessé d'fréquenter M. Duval, mais aucune menace n'avait réussi. La colère montait, montait, si bien qu'un jour, au marché aux bestiaux de Poissy, le promoteur du nouveau système se vit entouré de concurrents furieux qui le sommèrent d'y renoncer. M. Duval ne fit point de bien-fonds, saisi par ces mains, bousculé, frappé, il sentit un nœud coulant passé à son cou, et une minute après, il dominait à l'assemblée "la bénédiction des pieds", comme disait le roi Louis XI.

Heureusement, la gendarmerie arriva et dépendit le peuple, qui déjà tirait la langue. Peu de temps après, la liberté de la boucherie était proclamée, et ceux qui avaient pendu M. Duval furent les premiers à faire son apologie.

—En annonçant le départ de l'*Orne* pour la Nouvelle-Calédonie avec 500 déportés, on dit que, parmi ces passagers, se trouvaient 24 femmes, des pétroleuses.

On avait d'abord le projet de débarquer ces pétroleuses aux îles Marquises et de les y loger.

Mais on a eu pitié d'elles, en songeant que les naturels des Marquises aiment avec passion les femmes blanches.

Avec tant de passion qu'ils les dévorent!

Ceci est parfaitement historique.

—Nous avons annoncé que le gouvernement espagnol est dans l'intention de retirer le projet d'impôt sur les titres et les décorations.

On sait qu'un député radical avait imaginé de soumettre toutes les distinctions honorifiques qui abondent, en Espagne, à une forte contribution: le gouvernement, tête historique, hostile, comme on sait, à renoncer à l'usage de ses titres.

C'est devant cette manifestation que le ministre Zorrilla a retiré l'impôt.

—On lit dans le *Messager de Toulouse*:

"Il est écrit que les radicoprates du Roussillon tiendront toujours le haut du pavé en fait d'excentricités et de bizarreries.

"La commune du Boulou possède un maire impayable, surnommé l'ennemi des gendarmes. Ce maire, un pur des purs, nommé Léandre Monick, vient de faire afficher dans sa commune une publication ainsi conique:

"Attendu que les fossoyeurs ont donné leur démission, le citoyen maire prévient les habitants de Boulou que, par son ordre, chacun d'eux devra remplir à tour de rôle les fonctions de fossoyeur. Les habitants seront successivement requis, et l'on commencera par ceux de la rue Neuve."

"Nous ne savons, dit le *Roussillon*, si jamais autorité municipale a poussé plus loin l'entrecuidance; mais il appartient à la République, qui prétend avoir inventé la liberté, d'imaginer le fossoyeur obligatoire."

—M. Guignault, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles lettres, vient de donner sa démission.

Le savant et spirituel académicien, — car M. Guignault a en la réputation d'être un homme de beaucoup d'esprit, — est âgé de soixante-dix-neuf ans.

C'est un âge où l'on peut commencer à se lasser des honneurs de la perpétuité.

—Une malice de la *Vie parisienne*:

Un mot de maman, entendu l'autre soir chez un député. M. Bébé, mis en verve par les nombreux joueurs et bonbons qu'il avait reçus, babillait avec un peu trop d'ardeur. Deux ou trois fois, la maman avait chut! mais en vain. Enfin, elle eut recours à un dernier argument:

—Tu vais, Bébé, dit-elle, si tu parles trop, tu ne grandiras pas, tu resteras tout petit. Alors.... regarde M. Thiers.

—Le sieur Chevreau, demeurant rue Grouté, se livre chaque nuit, suivi de deux petits terriers qu'il a dressés à cet effet, à une chasse active contre les nombreux représentants de rats qui infestent son quartier.

Dès qu'a sonné une heure du matin, ce rat-phile sort de chez lui accompagné de son fils, jeune garçon de 18 ans, qui est porteur d'une grande cage à perroquet, dans laquelle doivent être mis les prisonniers de guerre.

Aussitôt la chasse commence, les chiens tombent en arrêt, et deux rats sont pris et mis sous verroux.

Il est bien rare que lorsqu'il rentre à son domicile deux heures plus tard, sa cage ne soit pas pleine de ces intéressants quadrupèdes.

Puis, le lendemain, M. Chevreau, s'en va sur les buttes Chaumont ou Montmartre, et se donne le cruel plaisir de les faire combattre contre ses chiens qui bien entendu sont facilement vainqueurs.

Aussi, peut-on comprendre quelle haine lui outjurée les rats et le dégoût qu'ils ont de ses visages de leur ennemi.

Hier, ils ont déjà pris une éclatante revanche en mangeant une partie du corps de leur persécuteur, et regrettant sans doute de ne l'avoir pas dévoré en entier:

Voici les détails de ce drame émouvant:

Rentrant comme à l'ordinaire avec une quarantaine de captifs, Chevreau avait déposé sa cage dans un coin de la cuisine à la place habituelle et s'était mis au lit en toute sécurité.

Il sommeillait depuis une heure à peine, lorsqu'il fut tout à coup réveillé par des douleurs atroces au visage, aux mains et surtout aux jambes.

A moitié endormi et ne se rendant pas bien compte de ce qui ressentait, il ne lui vint pas de suite l'esprit de crier au secours, et quand on vint à son secours après, attirés par ses cris, les voisins pénétrèrent dans sa chambre, ils le trouvèrent presque sans connaissance, la figure et les mains en parties rongées et le corps couvert de morsures.

Quelques rats qui, n'ayant pu trouver d'issue, couraient follement dans la chambre, ne laissaient aucun doute sur ce qui venait d'arriver au malheureux Chevreau.

Son jeune garçon qui dormait dans une chambre contiguë, n'a pas eu heureusement cette visite désagréable, mais en défendant son père contre l'invasion, il a été aussi mordu assez fortement aux jambes et aux mollets.

Nous sommes tentés de croire, d'après cela, que ce singulier Nemrod ne recommencera pas de longtemps ses chasses nocturnes.

—Une amusante fantaisie de la *Liberté*:

Dans une brasserie:

Le client.—Garçon, quelle différence y a-t-il entre la bière de Vienne et celle de Strasbourg!

Le garçon, avec un sourire.—La bière de Strasbourg, cela se fabrique à Ivry.

—Ah!.... Et la bière de Vienne.

—A la Villette.

—Je monte dernièrement dans un estaminet-billard pour prendre un bock—comme un simple dictateur.

Surtout un habitué de la maison.

—Bonsoir, monsieur Le Coq! fit la dame de comptoir.

—Salut à monsieur Le Coq! répète à son tour le patron de l'établissement.

—Quel drôle, de nom porte cet individu! dis-je au garçon qui me rendait ma monnaie.

—Oh! il ne s'appelle pas comme ça: c'est un surnom qu'on lui a donné ici, *parce qu'il pigne toutes les poules!*

ATTENTION!

Grand Déballage!

G. MONIÉ, No. 54 rue Royale, coin Bienville, s'honore d'informer le public qu'il vient de recevoir de France (en consignation) une quantité considérable de PARFUMERIES, provenant des meilleures maisons de Paris, telles que: Piver, Lubin, Dr. Pierre, etc., etc.

Peignes, Brosserie, Articles de Toilette, Beau choix de Jumelles de marine et de théâtre, bouteilles d'eau de Cologne, Vinaigre de toilette, extra à 40 la bouteille. L'incomparable Poudre de Riz de St. Luc. Un lot de Parapluies sans pareils. Messieurs les Coiffeurs trouveront l'assortiment le plus complet de tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour leur industrie.

GROS ET DETAIL.

COLD CREAM

RACINE CALIFORNIENNE.

que le COLD CREAM racine

Cette racine a la vertu d'embellir, de donner la fraîcheur et de conserver la jeunesse, toujours jeune. Elle a été donnée à MME MONIÉ par une dame californienne, morte, il y a peu de temps, parfaitement conservée, à l'âge de 107 ans.

Nouveau procédé pour laudre les cheveux de toute couleur. Salon pour la coiffure des dames.

7nov—1an—D Me V

Fred'k Wm. Luttgen,

(Autrefois de la maison Wm. S. Tobie & Co.)

MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES.

122.....Church street.....122

NEW YORK.

SOLLICITE des consignations et offre ses services pour l'achat de ZAPIS LAINES, MARCHANDISES SECHES et de toutes marchandises en général.

Références: MM. Aug. Belmont & Co., banquiers, 19 et 21 Nassau st., New York; M. M. Moller & Théband, 64 Broadway, New York; M. Charles Kapman & C. P. Blancard, Nile-Orléans.

31 janv—1m—mar jeu sam

LE GRAND

AMER SARRACENIA,

PRÉPARÉ PAR

Le Dr. JOS. TUCKER.

DE MOBILE, ALA.,

Se vend maintenant

A la Nouvelle-Orléans.

L'IMMENSE demande de ce délicieux Tonique dans l'Arizona, au Mississippi et en Géorgie, avait, jusqu'à présent, empêché le propriétaire de remplir les ordres urgents de la Louisiane. On peut se procurer l'Amer chez MM.

SCHMIDT & ZEIGLER, Grocers,

FREDERICKSON & HARTE, Pharmaciens;

et les grocers et les pharmaciens en général et dans tous les alors populaires.

Demandez un exemplaire de "**Rob and his friends**"; il ne vous coûtera rien.

TOBY & BUTLER,

Agents pour la vente en gros,

Au No. 39 de la rue Natchez.

19janv—1m3fps

HORTICULTURE FRANÇAISE.

ARBRES FRUITIERS, ROSIERS, VIGNES, PLANTES, ETC,

Nous l'Hôtel St. Charles.

M. PELLOMCE à l'honneur d'annoncer à ses nombreux les amateurs qu'il possède une immense quantité de PLANTES de premier choix et de toute espèce, arrivées sur le dernier steamer, en parfaite condition, lesquelles seront vendues à des prix exceptionnellement réduits

14janv—1m

HORTICULTURE FRANÇAISE.

Plants, Plants.

Grande exhibition de Plants d'Europe importés directement de France par le dernier steamer, tels que: Camélias, Magnolias, Thonias, Azalées, nouveauté de Roses toujours, Bulbes, Oignons, Graines de Fleurs, Légumes, Arbres fruitiers, Poiriers, Pommiers, Pêchers, Cerisiers, Pruniers, Abricotiers, Vignes, Fraisiers en arbre, Framboisiers, Perpétuels, Prêts bénéfi du notre miraculeuse pomme trois fois et fructifie dans un local de verre dont il ne peut sortir sans casser le vase. Cet mérite l'attent ou des amateurs. Vente à des prix excessivement réduits.

S'adresser, au magasin de BON JARDINIER, rue Carondelet, No 1 1/2 près Canal. Nile-Orléans.

$5,000 A Qui pourvoir

COLD CREAM

Le meilleur Cosmétique du Monde

COURS PRATIQUE

—de—

Lecture musicale (Solfège),

PAR MR. H. DUBOS,

A l'Institut de Mme Parent,

20 Rue Toulouse, entre Bourbon et Dauphine.

CE cours commencera lundi, 3 février, crédits, à 4 heures et demie P. M.

Le cours a commencé lundi, 13 janvier.

Prix: $20 par mois.

Avis.

PERDU UN CHECK certifié sur la Banque Nationale Mutuelle, daté du 15 janvier 1873, à ordre du soussignés ou au porteur, pour le somme de $1671 00 dont le payement a été arrêté. Celui qui l'a trouvé est prié de le remettre

MURVEROUZE & BOIS,

Encoignure Bienville et Vieille Levée.

22janv—1m

MEUBLES.

D. Kelham & Co.,

Aux Nos. 36 et 38 de la rue Royale,

VENDENT, en ce moment, tout leur grand stock, qui se compose de meubles de chambres à coucher, meubles de salons et meubles de salle à manger, en bois de rose, acajou et noyer, meubles ordinaires de toute espèce au prix coûtant,—pour cause de changement de commerce.

4 déc—3m

MME SONOMO, au No. 6 de la rue St-Philippe, entre les rues Bourbon et Dauphine, se recommande comme médecin pour toutes les maladies des femmes et notamment sage-femme. Elle promet la guérison de toutes les maladies provenant du sang, telles que maux de pieds et enflure des jambes, douleurs des articulations, par l'usage de charbon; des rhumatismes, des maladies de la matrice; de la dentition, etc. Chambres pour dames sur le point d'accoucher. Bon traitement et prix modérés. Consultations, tous les jours, de 1 à 4 heures.

1nov—1m

RESTAURANT VICTOR,

185.....RUE CANAL.....185

Entre Dauphine et Bourgogne.

A partir du 1er Février:

Dîners à $1 25.

Potage, quatre plats au choix.

Dessert, Café, une demi bouteille de vin.

Déjeuners à 75 cts.

Trois plats au choix. Dessert.

Café au Lait, ou demi bouteille de vin.

Comme par le passé les personnes qui le désirent pourront se faire servir à la carte, à des prix relativement minimes.

Service complet, extra:

Décoracs de nuit, Pipobots, Perdreaux, Choux-Sauts, Asperges, Truffes, Poulets, Pompaton.

On prend des pensionnaires au mois et à la semaine.

Prix moins par cuillère.

Vu la modicité des prix, toutes les consommations seront payables comptant.

30 jan—3m

E. DECHAMPS,

No. 29, de la rue St.-Louis, Nile-Orléans.

—Importateur de—

EAUX-DE-VIE et VINS français.

CORDIAUX, ABSINTHE SUISSE, KIRSH, FRUITS A L'EAU-DE-VIE, FRUITS AU JUS.

LIQUEURS DU PAYS, &c.

Seul agent, sur Nouvelle-Orléans, pour la vente du CELEBRE AMER DES PYRÉNÉES.

31janv—1an (22)

CAFE DE LA ROTONDE

DE

L'HOTEL ST-LOUIS.

CONSOMMATIONS à 10 cents le verre.—Liqueurs de première qualité et délicat tous concurrents.

10dec—1an

SPECTACLES, &c.

Théâtre de l'Opéra.

L. PLACIDE CANONGE.....Directeur

Mercredi, 12 Février 1873.

Bénéfice de Mme Amélie BEAUVAIS.

LA JEUNESSE DES MOUSQUETAIRES,

Drame en 5 actes et 12 tableaux.

1 et 2 parties s'o vriront à 6 1/2. On commencera à 7 heures.

12fév—1f

Théâtre St-Charles.

Propriétaire.....BEN DE BAR

L'acteur populaire, M.

JOSEPH PROCTOR.

Mercredi soir, 12 Février,

THE RED POCKET BOOK.

Maurice.....M. JOSEPH PROCTOR.

Vendredi—Bénéfice de M. Proctor.

Samedi—Matinée.

Le canonnel du mardi gras, le 25 février 1873.

L'ouverture commence à 7 heures et demie. 12fv

Théâtre des Variétés.

SAISON DU CARNAVAL.

AIMÉE,

La Reine du Théâtre-Beaux Parisien.

Et sa nouvelle Troupe d'Opéra de Paris.

La plus grande qui ait jamais voyagé.

Ouverture Lundi soir, 17 février.

LA GRANDE DUCHESSE.

Mlle AIMÉE dans son rôle (sans rivale) de LA GRANDE DUCHESSE.

Monsieur JUTEAU (pour la dernière fois) dans son rôle à grand succès, de FRITZ.

Mlle DUCHÊNE, le vieux favori, GEN. MOUN.

Mlle ROLAND, dans son charmant rôle de WANDA.

Chef d'Orchestre—Mr. VAN GHELE.

MARDI—Le célèbre opéra de Herré, pour la première fois à la Nouvelle-Orléans.

Mlle AIMÉE dans le rôle de MESTITO.

Premier début de Mlle RONELLI, la jeune et charmante soprano du Bouffe Parisien, dans son rôle à grand succès, de MADEMOISELLE.

Et le LECUYER, le célèbre comédien du Bouffe Parisien, dans le rôle de MALENTIN.

MERCREDI—LA GRANDE DUCHESSE.

JEUDI—LA BARBE BLEUE.

VENDREDI—LE PETIT FAUST.

SAMEDI SOIR—LA BARBE BLEUE.

SAMEDI, à midi—LA GRANDE DUCHESSE.

A l'étude—L'opéra le plus nouveau, et qui sera représenté à la Nouvelle-Orléans,

LES CENT VIERGES.

Pièce qui va faire une grande sensation à Paris.

La location des stalles pour les soirées d'avance, et pour la matinée, commencera JEUDI, à 10 heures A. M., au bureau du Contrôle seulement.

PRIX D'ENTRÉE.—Stalles réservées à l'orchestre, au cercle de l'orchestre et au cercle de balcon, $1 50.

Les loges de balcon et de couleur (quarterons) $1; cercle de balcon, 50 cents. Loges privées $10 à $50.

PRIX POUR LES MATINÉES.—Avec loges réservées, $1.

On recevra aujourd'hui les Souscriptions aux billets de saison. 11fev

Théâtre des Variétés.

Seul locataire.....Lawrence Barrett

Lundi, Mardi et Mercredi—Mercredi à midi.

La célèbre comédienne Mr.

JOHN E. OWENS,

jouera le rôle de "Wilkins Micawber," de DAVID COPPERFIELD, pièce écrite par MM. Tom Hamilton, W. M. Ward, A. D. Billings, Shirley Mills, W. Walter Bend, H. C. Carley, Isaac Sigstad, Susan Tiffany, C. Howard, &c., &c.

Mardi, Matinée—CALEB PLUMMER, THE OLD TOY MAKER.

Mercredi soir—MR. OWENS dans cinq rôles.

Jeudi—CALEB PLUMMER, THE OLD TOY MAKER.

Vendredi—MARRIED LIFE SUPPLON SHINGLE.

Samedi, Matinée—CALEB PLUMMER, THE OLD TOY MAKER.

Samedi soir—MR. OWENS dans cinq rôles.

DIVERS.

Avis.

DÉPARTEMENT DES FINANCES,

Hôtel-de-Ville,

Nouvelle-Orléans, 1 février 1873.

A DATER DE CE JOUR, CE DÉPARTEMENT ne recevra pas, pour les Bureaux d'autres certificats d'allocations ou d'autres propriétés de dette de la ville, que ceux que les Propriétaires de ces titres, ou leurs ayants droit, auront obtenus de la Commission Mixte Mixte de Contrôle et de Liquidation, ou de la Commission Mixte de Contrôle et de Liquidation, dans le cas où ces titres auraient été déjà présentés à cette détention à cause de la gêne en fait nommé.

JAMES T. TUCKER,

Agent Général.

Au No 24 de la rue Carondelet.

Nouvelle-Orléans National Banking Association.—Nouvelle-Orléans, 10 janvier 1873.—A une élection qui a eu lieu le 8 janvier 1873, les messieurs dont les noms suivent ont été élus directeurs:

Charles Cavaroc, C. De Buyter,
E. F. Mathieu, Léon Hess Jr.
J. Allaire, J. Tertrou,
E. E. Converse, Theo. Jonas,
S. Lanthon, A. A. Moulon,
F. S. Wright, John Rouzan.

Ni, aujourd'hui, à l'assemblée régulière, M. CHARLES CAVAROC a été réélu Président à l'unanimité.

HENRY BLACHE,

Caissier.

Avis.

AYANT vendu tout mon stock de Drogues, Médicaments chimiques et autres, Produits chimiques, je recommande à M. Auguste Carron, chez lequel je prends la liberté de le recommander à mes amis et clients, et je solicite en sa faveur l'appui et les encouragements qu'il a toujours bien voulu m'accorder depuis quarante ans.

F. P. DUCONGE.

Toutes les réclamations qu'on pourrait avoir contre moi doivent être présentées immédiatement.

Nile Orléans, 25 janvier 1873.

Je soussigné, en signalant l'avis ci-dessus au public, prend la liberté d'offrir ses services aux amis et aux clients de M. Duconge.